

MUR 1771

*Soixante-quinzième*

LETTRE OUVERTE  
aux Ecrivains de Belgique

Solstice de l'été 1971.

Mes chers confrères,

Les mânes de Pascal dussent-elles en souffrir, me voici contraint de vous entretenir de mon moi haïssable. Mais j'ai une excuse : D'aucuns parmi vous, n'en pouvant croire mes dires, m'ont demandé des précisions. Les voici. Henri Gilabert a monté au Théâtre Mouffetard, à Paris, ma pièce « Le Prisonnier des cimes » sans l'ombre d'une intervention visible ou occulte. C'est tout. Plein de gentillesse, il s'en fut même à l'ambassade de Belgique, pour inviter l'attaché culturel à une représentation de son choix, la pièce se jouant du 15 janvier au 25 février. Mais ce malheureux était si occupé qu'il ne trouva pas le temps d'y donner suite.

Nous nous doutons à peine du labeur qu'exige la promotion de la culture. Il n'y a guère, un seul ministre — de l'instruction publique ou de l'éducation nationale, selon les goûts de l'heure — s'en occupait, aidé par un cabinet chichement peuplé : Aujourd'hui quatre ministres, flanqués chacun de dix attachés, suffisent à peine à la besogne.

Je ne dirai pas de ces quarante, à l'instar de Piron, qu'ils ont de l'esprit comme quatre : ce sont tous des spécialistes !

Toute société est à base d'hierarchie car, comme l'a dit Aristote, l'égalité n'est possible qu'entre égaux. Par conséquent, il faut être quelque chose à défaut d'être quelqu'un. Cette société, pyramidale peut-on dire, se compose d'un tas de petites pyramides dont l'escalade est toujours organisée avec grand soin. Ainsi, la pyramide des lettres est coiffée par un service adéquat, lequel est commandé par un intendant. Ce titre nouveau, que je découvre dans un journal, est l'apanage de M. Lambert Joassin. Cet homme précieux s'efforce non seulement « de tenir à flot des auteurs professionnels que d'autres tâches purement alimentaires risqueraient de noyer », il avoue ses dilections avec un beau courage. Voici, dressée avec la collaboration d'un journaliste anonyme, la liste des poètes « confirmés » (j'aime cet adjectif sanctionnant le mérite!) : « Bodart, Jans, Thiry, Norge, Goffin, Hellens, Bernier, Vandercammen, Tordeur, Carème, Libbrecht, Mmes Kegels, Sodenkamp, Moulin, Wouters, etc. »

Si j'avais dû dresser pareille liste, de quels affreux impairs me serais-je rendu coupable ! Au moins la moitié des noms cités auraient été omis au profit d'autres, hélas, non « confirmés » (décidément j'aime ce mot d'allure sacramentelle !) Quant aux rescapés, quelle bousculade dans leur classement ! Ceci prouve la nécessité d'un pouvoir hiérarchique.

Avec l'intendance au sommet, les troupes se groupent en bon ordre. D'abord, l'Académie, dont le rayonnement, quoi qu'en disent quelques méchants, dépasse largement la capitale. Puis viennent les têtes pensantes de l'A.E.B. et du P.E.N. club, gérantes les unes et les autres de ces pépinières d'où sortiront les valeurs futures. Travail délicat !

En fait, on n'est tranquille qu'avec les morts. On risque moins de se tromper, ou d'obliger un ingrat. On peut honorer un auteur défunt sans froisser ses collègues vivants. L'exemple de Michel de Ghelderode est significatif. Peu joué dans son pays, découvert en somme par la France, il a triomphé dans la mort. Après le livre lucide et chaleureux que lui consacra Jean Francis, M. Roland



Beyen publie à son tour une importante étude. L'Académie l'a couronnée et c'est tout à son honneur, car l'auteur y a glissé quelques traits qui auraient pu déplaire à une compagnie moins éthérée. En voici deux :

Rêvant d'être académicien, Ghelderode entreprit des démarches. Sans succès : On lui préféra le poète Edmond Vandercammen. L'autre trait se rapporte au prix Nobel ; je cite : « Rappelant le fait dans une interview du mois d'août et publiée peu après, le docteur Urbain Thiry ajouta : « Les amis américains de Ghelderode le soutiennent, mais les pauvres petits « académiciens » belges freinent tant et plus. Comme j'en parle au Maître, il me signale qu'il y a trois ans, sa candidature fut déjà mise en avant. Le comité suédois demanda, par écrit, des renseignements à notre Académie de langue et de littérature françaises. Ces messieurs répondirent en envoyant.. la liste de LEURS œuvres. »

En permettant la publication de ce texte, mieux, en le couronnant, l'Académie assume fièrement ses responsabilités. Elle a le courage de ses attitudes et si telles décisions déroutent sur l'heure, elles prennent tout leur sens dans un climat historique.

Si nos institutions ne gardaient pas ce pouvoir hiérarchisé, nous aboutirions à la situation décrite par l'essayiste américain J.K. Galbraith : « Entre tous les avantages la plupart du temps ignorés que l'administration républicaine a comportés, il ne faut pas oublier sa contribution au travail des intellectuels et des écrivains. Cela vient de ce qu'elle ne les a pas employés ».

Dieu merci ! de telles disgrâces nous sont épargnées. Sous la houlette de l'intendance, nous avons tous l'espoir de recevoir tôt ou tard un morceau de gâteau, en proportion non des mérites excessifs que nous sommes toujours prêts à nous reconnaître, mais selon des critères subtils, établis par de sagaces « confirmateurs ».

ROGER AVERMAETE.



« ATTENTION, CHIEN MECHANT ! »

M. Jean Mogin n'est pas la seule tête pensante de notre radio nationale. Il est flanqué d'un conseil dont les avis ont parfois la puissance d'un tir de barrage. On m'assure que MM. Georges Sion et Jean Tordeur s'y distinguent particulièrement. Ce dernier est un poète « confirmé » qui veille sur les restes de la capitale saccagée. On le dit charmant. Je n'ai pas à vous présenter Georges Sion. Il surgit de partout, même là où on l'attend le moins. Il est, lui aussi, charmant, mieux : suave.

Et pourtant, l'addition de ces deux charmes ne développe pas un charme doublé. Au contraire, il arrive qu'à l'abri des oreilles indiscrètes, la suavité se mue en véhémence et qu'un Georges Sion se dresse pour protéger notre antenne nationale de tout contact impur.

Chers confrères, faites attention. Caressez ferme dans le sens du poil et n'oubliez pas le sucre.

R.A.